

Réflexions présentées lors d'une soirée paroissiale Strasbourg-Neudorf, le 8 mars 2011

Les représentations de Dieu et le vrai Dieu¹

Gérard SIEGWALT

La question qui nous est posée est celle de nos images, de nos représentations de Dieu, dans la conscience qu'aucune d'elle non seulement n'est pas neutre, mais qu'elle peut tout à la fois être une aide pour « évoquer » Dieu autant qu'un obstacle. Car toutes les images de Dieu sont ambivalentes et appellent un discernement : qui est Dieu vraiment ?

I. Point de départ

1. *Il n'est pas évident de parler de Dieu*

– Ce n'est pas évident dans notre civilisation dominante, une civilisation pour ainsi dire officiellement sans Dieu. Les sciences de la nature n'ont pas besoin de l'« hypothèse Dieu » : le monde fonctionne sans qu'on ait besoin d'avoir recours à quelque Dieu. C'est cela le sécularisme, l'immanentisme, ou encore le positivisme : tous ces termes renvoient au fait que ce monde est autosuffisant. D'où l'affirmation, depuis Nietzsche, de la mort de Dieu, en tout cas de sa mort culturelle : Dieu est mort dans notre culture (G. Vahanian).

– Et cela n'est pas évident en soi, car Dieu n'est pas évident. « Nul ne peut voir Dieu », dit déjà la Bible, nul ne l'a jamais vu, et les mystiques affirment au plus avoir vu l'« aura » de Dieu. Invisibilité de Dieu. Pour l'athéisme, cette invisibilité signifie l'inexistence de Dieu. Pour la foi au contraire, cette invisibilité rend compte de Dieu en tant que Dieu et ne met pas en cause, mais au contraire établit la réalité de Dieu. Il y a aujourd'hui le constat à faire : la civilisation du sécularisme n'a pas abouti à la disparition de Dieu. Il y a ce qu'on appelle « le retour du religieux » (pour ambivalent qu'il soit). Il y a le Nouvel Âge, il y a aussi des renouveaux religieux dans les religions traditionnelles, et d'abord dans le christianisme (renouveau charismatique ; églises pentecôtistes et également « évangéliques » ; des mouvances « intégristes », pour problématiques que certains aspects puissent en être) ; il y a la pluralité des religions dans nos sociétés (bouddhisme, avec tout son apport au plan de la méditation ; l'islam, deuxième religion de France, avec ses expressions diverses, dont certaines, à l'image du christianisme, problématiques ; d'autres religions encore).

Conclusion de ce double constat (1. Notre civilisation est largement et de fait a-thée. 2. Il y a la réalité persistante du religieux et des religions) : s'il n'est pas évident de parler de Dieu, il n'est pas évident non plus de ne pas parler de lui.

2. *Dieu est un enjeu*

– Il est un enjeu entre humains croyants et incroyants. Enjeu tel qu'il pousse certains, que ce soit parmi les croyants ou les incroyants, à voir dans le différent un adversaire et à vouloir l'évincer. Il y a (eu) un impérialisme de l'athéisme (par ex. dans le communisme) tout comme il y a (eu) un impérialisme de la religion. Pensons, dans le passé, aux croisades, aux guerres de religions, aujourd'hui à ce qu'on appelle le « choc des civilisations » et qui est en fait le choc entre l'islamisme – l'islam politique – et le sécularisme occidental. La question qui se pose ici : est-ce que c'est une bonne conception de la croyance et de l'incroyance que cet absolutisme qui pousse à la guerre ? N'y a-t-il pas plutôt nécessité – et urgence – à distinguer entre le plan *spirituel* – de la foi ou de la non-foi – et le plan *temporel*, qui est celui de la société civile, du vivre ensemble entre humains très divers et

¹ Réflexions présentées le 8 mars 2011 à Strasbourg-Neudorf, lors d'une soirée paroissiale (église protestante).

très différents les uns des autres ? Je me réfère ici à la *doctrine des deux règnes*. Le spirituel, certes, n'est pas réductible au domaine du privé, mais il est de l'ordre des motivations : il « informe » à ce titre le temporel. Le principe du temporel ce n'est pas la foi spirituelle, mais la raison, le bon sens commun, le sens du bien commun. Le temporel, c'est le plan de la loi générale, et du pouvoir qui fait respecter cette loi. Le spirituel, c'est le plan, la dimension, de la liberté intérieure, du discernement critique du réel temporel et donc le plan de la motivation à le changer, s'il y a lieu. Utilité de cette distinction, laquelle n'est pas une séparation. Sans cette distinction, il y a soit la dictature du temporel soit celle du spirituel. Dieu, un enjeu. Quel Dieu ? Un Dieu qui fonde la liberté ou un Dieu qui écrase la liberté ?

– Il est également un enjeu au plan de la civilisation occidentale triomphante et donc sécularisée. L'absence de Dieu y conduit à l'instauration de dieux, d'*idoles* : l'argent, le tout économique, le pouvoir, la domination de telle idéologie, le sexe, le succès... Cela aboutit à la crise de civilisation dans laquelle nous nous trouvons : crise financière, crise de la justice économique et sociale, crise du vivre ensemble, crise de l'être humain en proie à toutes sortes d'addictions...

D'où : face à cette situation d'un polythéisme sans nom mais effectif, la question de Dieu, du Dieu véritable : celui qui construit le tout au lieu de détruire le tout, qui est force d'intégration, d'unification du tout dans sa diversité et dans le respect de cette diversité.

Conclusion : Dieu, un enjeu actuel, à la fois de civilisation et de religion.

II. Comment parler de Dieu, et quel Dieu ?

Ces deux questions sont liées.

1. Comment parler de Dieu ?

– Il y a la réponse de la philosophie et donc de la raison dans ce sens-là. Pour elle, prise au sens de la raison métaphysique classique, on ne peut parler de Dieu que comme principe (et fin) de tout le réel : Dieu c'est la *causa prima*, la cause de tout. La causalité de Dieu, du Dieu suprême, peut être entendue dans le sens soit du théisme soit du déisme. Ce Dieu-là est celui des soi-disant preuves de l'existence de Dieu. Il est un Dieu supranaturaliste (*supra naturam* : au-dessus de la nature, c'est-à-dire en fait de tout le réel). Ce Dieu-là fonde une théologie *déductive* : puisqu'il est la causalité absolue, tout découle de lui, s'explique à partir de lui.

Mais mise en échec du supranaturalisme. D'abord par la science : elle n'a pas besoin de Dieu. Elle explique non certes le pourquoi, mais le comment du réel, et se limite à cela. Ensuite par l'expérience du mal. Qu'on pense au cas extrême d'Auschwitz, aux cataclysmes de la nature, aux injustices de l'histoire, et donc au mal subi, dans ses différentes, et nombreuses, expressions : où est la justice (problème de la théodicée) ?

Impasse, par conséquent, du supranaturalisme et de la théologie déductive. Le supranaturalisme qui affirme l'extériorité de Dieu par rapport à notre monde est une idéologie, un doctrinarisme : il tient à une image mentale de Dieu qui ne résiste pas à l'épreuve du réel. L'issue, c'est ou bien le fondamentalisme (*credo quia absurdum*) ou bien l'athéisme.

– La réponse après l'échec du supranaturalisme, c'est qu'on ne peut parler de Dieu *en haut*, dans l'extériorité, mais seulement, s'il y a lieu, *en bas*, dans l'immanence du réel (Christian Bobin, *Le Très-Bas*). Est-ce que la théologie chrétienne, qui parle de la révélation de Dieu à Israël et en Jésus le Christ, mais qui affirme déjà une bénédiction universelle pour toute la création et pour l'humanité « œcuménique » (l'humanité noachique, en Noé) et également la visitation de Dieu dans l'histoire aussi bien des peuples que des existences personnelles, peut rendre compte d'elle-même comme théologie *inductive* (par différence avec la théologie déductive) et donc comme théologie « par en bas » ?

2. Quel Dieu ?

Ici viennent les images, ou *représentations de Dieu*. Elles sont plurielles, car nous les construisons, et les détruisons, selon notre expérience : notre image de Dieu est toujours fonction de notre image de

nous-mêmes et de notre image du monde plus large. L'expérience de nous-mêmes, du monde et de Dieu sont liées entre elles.

– Des images ou représentations de Dieu qui ne sont pas Dieu.

À l'intérieur de la Bible déjà, il y a une réflexion critique concernant la vraie compréhension de Dieu. Qu'on pense à la lutte contre les idoles, c'est-à-dire les faux-dieux, qui prétendent être Dieu mais ne le sont pas (le veau d'or, les Baals, divinités des forces de la nature et des ethnies...). Qu'on pense – et ce combat est déjà plus « affiné » – à la lutte entre deux représentations de Dieu lui-même (penser à la critique prophétique du culte sacrificiel, opposant le sacrifice extérieur au vrai sacrifice, le don de soi-même à Dieu ; ou encore, dans le livre de Job, l'opposition entre le Dieu de la rétribution et donc du jugement immanent des amis de Job et le Dieu qui donne raison à Job : le Dieu qui lutte contre les forces du mal pour faire triompher la bonne création). Qu'on pense enfin, dans la vie même de Jésus, dans le récit de sa tentation, au rejet, par lui, des représentations perverses de Dieu au nom du Dieu véritable, celui dont le royaume est au milieu de nous voire en nous.

Dans l'histoire de l'Église, on connaît le Dieu des croisades, donc d'une idéologie territorialiste. C'est un Dieu de la délimitation, envers les hérésies : Dieu de la guerre religieuse et donc du pouvoir sur les consciences. Le Dieu du fanatisme existe aussi dans le judaïsme, dans l'islam et ailleurs : un Dieu tyran et exterminateur de ceux et celles qui ne sont pas à lui. Une forme plus atténuée, plus intériorisée, mais non moins réelle de perversion de Dieu (Maurice Bellet, *Le Dieu pervers*), c'est le Dieu culpabilisant, lié à l'augustinisme et à la doctrine du péché originel, qui limite l'être humain au péché et Dieu à sa qualité de juge : il suscite la peur et est la cause de névroses religieuses dues à l'obsession par le péché. C'est un Dieu instrumentalisé souvent par l'Église pour se faire valoir elle-même comme institut du salut. Il y a également la représentation du Dieu tout-puissant, Maître de l'univers. Là où cette toute-puissance s'avère en échec (dans l'explication scientifique du monde comme dans l'expérience du mal), on s'enfuit dans le doctrinarisme et dans l'affirmation de l'abscondité de Dieu (Dieu caché), sans pouvoir réaliser que la toute-puissance de Dieu n'est manifestement pas une évidence.

– Face à ces images insuffisantes sinon perverses de Dieu, à vrai dire destructrices du vrai Dieu, le Dieu vivant de l'Évangile.

Nous reprenons une à une les différentes représentations passées en revue, pour faire apparaître, par contraste, le visage du Dieu biblique, attesté comme celui qui est, qui était et qui vient (Apocalypse). Le critère interne à la Bible concernant la vraie compréhension de Dieu, étant entendu que toutes les perversions des représentations de Dieu pouvant trouver des supports dans la Bible, c'est le message central de la Bible. De quoi il résulte que la Bible ne veut pas être répétée, mais doit être interprétée et, par conséquent, faire l'objet d'une lecture critique, discernante, et ce à la lumière de son cœur, à savoir, selon la formule de Luther, « ce qui propulse le Christ ». La vérité biblique est une vérité créatrice de vie et libératrice, non aliénante ni mortifère.

Au Dieu exterminateur (se référer au « paradigme » que constitue à ce propos la conquête du pays de Canaan, selon les textes historiques concernées de l'Ancien Testament) s'oppose, déjà dans certains textes de l'Ancien Testament lui-même et puis, dans la ligne de toute la substance biblique et néotestamentaire, une affirmation comme celle d'Ep 2, 14 : Lui, le Christ, « est notre paix, lui qui des deux (juifs et païens) n'en a fait qu'un et qui a renversé le mur de la séparation, l'inimitié [...] ». Le Dieu de l'Évangile, déjà de la prédication prophétique de l'Ancien Testament, est un Dieu de paix et d'amour, dont la puissance ainsi caractérisée renverse les murs de séparation.

Au Dieu légaliste et donc culpabilisant s'oppose la vraie compréhension – « évangélique » dès l'origine – de la Torah dans le sens des Dix paroles (ou décalogue) : leur fondement, ce n'est pas le péché à endiguer et à combattre, mais c'est la grâce, comme l'indique la parole introductive : « Je suis le Seigneur, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude » (Ex 20, 1). À propos du deuxième récit de la création (Gn 2-3 : paradis et « chute »), Lytta Basset parle de la « grâce originelle » qui porte l'être humain, aussi le pécheur, et qui seule motive la repentance (et non la peur), comme aussi dans le cas du fils prodigue de la parabole. Certes, nous sommes pécheurs, mais ce n'est pas cela, sans que cette affirmation soit de l'ordre d'un relativisme, la chose déterminante : la chose déterminante, c'est que dans notre péché nous sommes portés par la grâce de Dieu et appelés à elle et à

la toujours nouvelle possibilité de vivre qu'elle nous ouvre en toutes occasions. La chose grave ce n'est pas tant le péché que le fait de nous y enliser, dans l'autojustification ou dans l'autoaccusation ou encore dans le refoulement, le non-aveu. Les Dix paroles tout comme tout l'Évangile néotestamentaire sont une invitation à la liberté et donc à la libération ; ils en sont l'offre à qui les accueille.

Au Dieu tout-puissant qui est cause de tout s'oppose le Dieu qui est proche de tous et de toutes. Certes, cela fait sens de parler de la toute-puissance de Dieu face à l'univers confessé comme sa création. Mais au plan existentiel de nos vies, comment ne pas éprouver toujours à nouveau l'absence de Dieu, son impuissance. Telle était aussi l'expérience de Jésus, à Gethsémani et sur la croix (« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »). La toute-puissance de Dieu n'apparaît qu'à travers son impuissance (vendredi saint-Pâques). Qu'on pense à l'apôtre Paul implorant la guérison et à qui il est répondu : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans ta faiblesse » (2 Co 12, 7 suiv., en part. v. 9 ; aussi Rm 5, 2-4). Et à cette parole de Paul Claudel disant que Jésus n'est pas venu supprimer le mal ni l'expliquer mais attester que Dieu est là avec nous dans l'épreuve du mal.

Conclusion : nous ne pouvons parler de Dieu que comme le Dieu vivant qui est le Dieu créateur et rédempteur, aujourd'hui comme hier et comme demain.

III. Dieu au-dessus de Dieu

Dieu est plus grand que Dieu, plus grand que toutes nos représentations de Lui (*Deus semper major*).

– Dieu est Dieu, il échappe à toute saisie : il est transcendant, même en tant qu'immanent. D'où : toute affirmation concernant Dieu appelle constamment à être dépassée. C'est le sens de la théologie négative, dialectiquement liée à la théologie positive, affirmative. En fin de compte, nous ne pouvons que faire silence devant Dieu (théologie apophatique), c'est-à-dire l'adorer.

– Cela est vrai tout au long de la vie. Penser à la parole de l'apôtre Paul dans 1 Co 13, 11 : « Quand j'étais enfant, je raisonnais comme un enfant, j'avais les représentations d'un enfant ; quand je suis devenu adulte, j'ai laissé tomber ce qui était de l'enfant. » On peut parler de mutations de Dieu, au plan de notre conscience : Dieu, toujours le même, toujours nouveau ! Et cela, il l'est aussi en soi. Voir les discours d'adieu de Jésus (Jn 14-17) où Jésus annonce l'Esprit Paraclet qui, certes, témoignera de lui mais qui, ce faisant, conduira dans toute la vérité. C'est affirmer la continuité de la révélation, dans la même identité (même de sa substance).

– Cette processualité de la vie comme de la révélation exige un « travail » de notre part à chacun, chacune : est-ce que « mon » Dieu est le Dieu vivant ici et maintenant, ou un Dieu passé, un Dieu de musée ? Pensons à la femme de Lot, tournée vers le passé : le nostalgisme est une maladie mortifère. Toujours la question se pose : est-ce que ma représentation (qui est toujours provisoire) de Dieu me construit ou me détruit ? Cela veut dire : nous « constituons » constamment Dieu, nous le faisons être en tant que Dieu, nous l'accueillons en tant que Dieu dans un contexte chaque fois nouveau (au plan personnel comme au plan général) où il y a un discernement à opérer : qui est Dieu, comment est-il ?

– Dieu se constitue comme Dieu dans notre appréhension (compréhension) de lui. Cela apparaît déjà dans la confession de foi de base du judaïsme, validée pleinement par le Nouveau Testament, celle du *Shema Israel* (Dt 6, 4) : « Écoute Israël : le Seigneur (litt.) nos dieux, Seigneur un. » Cette confession suppose la récapitulation des *Elohim* (nos dieux) par le Dieu qui s'est révélé à Israël comme « Seigneur ». Compréhension récapitulative de Dieu, dans le sens d'Ep 1, 10 : « Dieu récapitule toutes choses en Christ », aussi les dieux, ou ce que l'apôtre Paul nomme les puissances, les dominations, les trônes, les seigneuries. Si le christianisme déploie cette confession de foi dans le sens trinitaire et si l'islam l'entend dans un sens unitarien, ces deux compréhensions présupposent, selon la vérité qui est respectivement la leur, la compréhension récapitulative de l'Ancien Testament. Cette récapitulation ne peut que s'effectuer dans le processus de l'histoire, aussi de nos histoires personnelles, et est donc constamment en cours, constamment en train de s'effectuer. C'est là œuvre pie, l'unique nécessaire : « Ôte tes souliers de tes pieds, car le sol sur lequel tu te tiens est saint » (par ex. Jos 5, 13 suiv.).

C'est la fonction – et la responsabilité – de toute communauté religieuse, et singulièrement de la communauté chrétienne, d'être un lieu d'échange et, par là, de discernement critique concernant Dieu, pour que Dieu soit le Dieu vivant, toujours le même, toujours neuf.

